

Là-bas si j'y suis

Joachim Luppens

Number 1, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2499ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

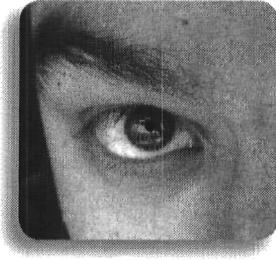
1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Luppens, J. (2006). Là-bas si j'y suis. *Biscuit Chinois*, (1), 82–91.



Joa Luppens

Petit, en rentrant de l'école, il se baignait parmi les bouquins de la librairie de ses parents à Bruxelles. Après avoir étudié et travaillé en dilettante, il a replongé dans la littérature et se noie dans les analyses universitaires. L'asphyxie le guette. Heureusement, il y a la fiction.

Là-bas si j'y suis

UNE VOIX SIRUPEUSE invite les passagers du vol 718 en partance pour Chicago à se présenter à la porte d'embarquement numéro 29. On appelle d'abord les familles avec de jeunes enfants et les gens en fauteuil roulant. J'aurais dû y penser, papa avance aussi rapidement qu'une limace sous valium. Ç'aurait été pratique. Il me demande pour une énième fois :

— On est où, ici ?

— À l'aéroport, papa. Tu t'appelles ? On part faire un beau voyage tous les deux, en famille. J't'emmène en vacances avec moi. Tu vas voir, ça va t'faire du bien...

Quand c'est à notre tour, je me lève en tirant papa par la main. Il rouspète déjà. La dame en uniforme bleu galonné examine les cartes d'embarquement et les passeports. Elle me les rend et me lance un « Allez-y madame » en me gratifiant d'un sourire machinal.

Dans l'avion, les gens cherchent leurs places avec une fébrilité un peu chaotique : certains, affairés à ranger leurs bagages à main, se poussant pour libérer l'allée; les enfants s'amusant à incliner et redresser les dossiers et à appuyer sur tous les boutons; d'autres se plaignant que l'aile leur obs-true la vue. Déjà que je déteste ces ambiances survoltées, je dois en plus essayer de calmer papa qui s'affole. La troisième fois, je l'engueule pour qu'il finisse par s'asseoir. Il m'épuise déjà.

Ce voyage me coûte cher. Mais ça en vaudra la peine. Rien que les deux billets d'avion valent presque la moitié de mon salaire annuel. Ça va me prendre des années pour tout rembourser. Singapour représente pour moi une sorte de lieu mythique. Enfant, mon grand-père me racontait toutes sortes d'histoires du temps où il était marin : le port, les fumeries, les femmes, la syphilis...

Je fais asseoir papa du côté de la carlingue. À l'heure à laquelle je l'ai fait lever il dormira sans doute jusqu'à la première escale. La seconde se fera à Jakarta. Bout à bout, le vol s'étalera pratiquement sur vingt heures; en comptant l'arrêt d'une journée complète en Indonésie on en a pour deux jours. Je ne sais pas comment je vais faire pour supporter papa aussi longtemps dans ces prisons volantes.

Dans sa confusion devenue permanente, il me demande toutes les cinq minutes où on se trouve.

— ON-EST-À-BORD-D'UN-AVION ! Papa.

— Hein ?

— On est sur la piste de l'aéroport. On s'apprête à décoller.

— ...quoi...?

— Oh, regarde, tu vois la petite voiture, là, au sol ? Elle transporte nos bagages jusqu'à la soute.

— ...en tout cas, laisse-moi te dire que les trains sont plus spacieux que dans mon temps ! s'exclame-t-il en mesurant l'espace de ses coudes.

C'est sans doute parce qu'il a maigri ces dernières années. Son tour de taille a fondu au même rythme que sa lucidité.

Quand tout le monde est bien installé, une hôtesse illustre par des gestes amples toutes les consignes de sécurité, pendant qu'une autre, derrière la cloison du fond, les commente au micro en bégayant. Pourquoi n'ont-elles pas échangé leurs rôles ? En plus d'être bègue est-elle aussi

manchote ? Papa, lui, semble complètement dépassé par la situation.

Alors que je consultais des guides de voyages, j'ai reçu un appel de l'établissement où j'avais placé papa. J'ai senti que mes vacances allaient être gâchées. C'était le troisième hospice à l'expulser en quelques mois. Il était insupportable avec tout le monde. Étant donné les préparatifs — en plus de mon travail — je n'avais pas le temps de lui dénicher une maison d'hébergement. Je leur ai demandé de patienter et ai réservé un deuxième billet.

* * *

Plusieurs années auparavant, après l'accident de maman, je n'avais plus voulu le voir. Plus capable de les supporter lui et sa méchanceté. Les maîtresses de mon père et ses invectives odieuses à l'endroit de ma mère m'étaient restées là, dans le fond de la gorge. Avec un goût de beurk. Je ne l'avais jamais recroisé, même pas à l'enterrement.

Petite, j'avais assisté à des scènes d'une violence inouïe. Jamais physique, peut-être pire. Et il s'était foutu éperdument de m'avoir pour témoin. L'une de celles qui m'avaient le plus marquée était cette histoire de cadeau. Mon père avait laissé entendre à ma mère que pour leurs dix ans de mariage, il avait réservé deux billets pour l'Italie, son rêve. Elle en avait pleuré de joie. Le jour du départ, avec sa grogne habituelle, il lui avait dit de se grouiller, qu'ils partaient dans deux heures. Ma mère s'était activée à réviser la liste des effets à emporter, avait fait quelques appels de dernière minute et avait terminé de se préparer. Puis, elle s'était assise dans le salon les deux mains sur les genoux en

Il est temps de sortir la chienne à Jacques.

l'attendant. Alors que je jouais en silence avec la cousine qui me garderait, mon père est descendu du premier. Il s'est avancé vers ma mère en s'éventant avec les billets d'avion puis a éclaté d'un rire ogresque en se tenant les bretelles par les pouces : « Ha ! Ha ! Ha ! Non mais vraiment, t'as cru que j't'emmènerais avec moi ? »

Le plus pathétique avait été le visage de ma mère, souriant et craintif. Elle avait semblé croire sans trop de conviction qu'il devait s'agir d'une autre de ses sales blagues.

Mon père s'est emparé du combiné : « Gisèle ? Ok, j'pars. Arrange-toi pour que j'aie pas à t'attendre. » Une heure ou deux s'étaient écoulées avant que ma mère ne comprenne que son mari puisse être aussi cruel. Au moment du décollage, elle s'est effondrée.

Le nombre de fois que j'ai pu la voir brailler ! C'en était presque devenu banal. En même temps, c'est difficile de la plaindre. Même moi, par moments, je la trouvais un peu...

Le jour où elle est tombée du toit — mon père l'avait envoyée dégager la gouttière — et qu'elle s'est retrouvée à moitié paralysée, il l'a aussitôt quittée pour l'une de ses nouvelles conquêtes chez qui il est parti vivre. Je crois bien que c'est ça qui l'a tuée.

Il y a quelques mois, j'ai reçu un coup de fil de sa voisine. Je n'ai jamais su comment elle m'avait repérée. Elle voulait me signaler que mon père se comportait étrangement. « Non, vraiment ? » Sans me laisser le temps de répliquer elle s'est empressée de m'enfiler une série d'exemples de ses bizarreries, du genre : « Mon Dieu, vous imaginez même pas ma pauvre p'tite fille !! Pas plus tard qu'hier soir, il est monté debout sur le toit d'not' auto, et y faisait comme l'animateur, vous savez, le beau garçon du quiz à la télévision ? Y faisait comme lui j'vous dis ! Y posait des questions à tous les gens qui passaient ! Puis là, quand quelqu'un répondait comme y faut, y leur donnait des cadeaux. Y des-

cendait puis y leur offrait tout plein de vieilleries qu'il avait sorti d'son garage !! Y distribuait des vieux pneus et des pelles toutes rouillées et une boule de quilles et même... »

Elle m'a raconté une foule d'autres anecdotes aussi platement savoureuses les unes que les autres. Comme j'étais fille unique et qu'il vivait seul, il paraît que c'était à moi qu'incombait la responsabilité de le prendre en charge. Je suis allée le chercher, ai obtenu toutes les procurations nécessaires et l'ai placé à l'hospice. J'ai vendu la maison, mais sa sénilité lui avait déjà fait accumuler tellement de dettes que tout l'argent de la transaction y est passé.

* * *

À la première escale, à Chicago, nous repartons pour treize ou quatorze heures au-dessus du Pacifique. Le personnel nous sert les repas.

— J'mets toujours du ketchup sur mon poulet ! Demandes-en à la serveuse !

— D'accord, mais j'vais attendre un peu, l'hôtesse est encore en train de servir les autres passagers...

— Mais...! Ça va refroidir !

Quand son sachet arrive, il trouve que c'est trop peu et grommelle quelque chose d'incompréhensible. Il éventre le sac en plastique avec ses dents et, en le comprimant dans son poing, toute la sauce me gicle à la figure. Je vois rouge. Une longue traînée sanglante barre mes verres sur l'horizontale. J'essuie mes lunettes en respirant profondément. Papa, lui, s'inquiète de ce que tout son ketchup a disparu. Il cherche partout autour de son plateau, puis se résigne. Si jamais il m'exige d'en demander d'autre, je crois bien que je lui fais bouffer son sachet.

Je me félicite encore d'avoir emporté du Grivol et de

l'avoir dissout dans son jus de pomme; après avoir pesté contre « ces garnements qui savent pas se tenir » assis juste devant nous, il finit par s'endormir. Je vais être tranquille pour tout le reste du vol.

Lorsqu'on amorce la descente, il se réveille pour me demander où on est et se plaindre sans arrêt de ce que ses oreilles le font souffrir.

À Jakarta, il est presque une heure du matin quand une navette nous amène directement à l'hôtel. J'aide papa à se coucher et, vannée, m'écroule aussi.

Le réveil indique 13 h 07. Papa n'est pas dans son lit. Je jette un œil à la salle de bain.

— Ferme la porte ! Tu vois pas que j'suis en train d'chier ?

— Oh ! ça va, hein...! T'en as pour longtemps ?

— Je sais pas. Ça doit faire une heure que j'suis là. Ça veut pas sortir.

— Bon, au moins pendant que t'épargnes la cuvette tu m'emmerdes pas non plus...

— ...quoi ? Qu'est-ce tu dis ?

— Non rien, j'me parlais...

J'en profite pour feuilleter mon Routard et retrouver les attractions que j'ai cochées dans l'avion. La journée étant déjà bien entamée, il faut que je trouve une ballade pas trop longue. Je me décide pour une promenade dans le populaire Chinatown.

Lorsque Papa ressort enfin, tout rougi par ses efforts, il me demande :

— Où est-ce qu'on est ?

— À Jakarta, Papa. Tu t'appelles, on a fait un beau voyage en avion, et là, on va aller faire un tour.

— J'peux pas, j'ai mal aux pieds. Y sont tout gonflés.

— C'est pas grave, on va pas marcher beaucoup... Ça va aller.

De longues tergiversations s'ensuivent, jusqu'à ce qu'il ne se souvienne plus contre quoi il butait.

En sortant de l'hôtel la moiteur nous étouffe. C'est comme si nos vêtements étaient en pellicule plastique tellement ils nous collent à la peau. Sur le chemin, papa me demande encore une fois où on se trouve. Le taxi nous dépose aux portes du Chinatown. Il s'apparente à tous les autres quartiers chinois qu'il m'ait été donné de visiter : des enseignes colorées qui se font concurrence en formes et en tailles, des magasins de bric-à-brac et de toc, du bruit et des odeurs d'épices, de poisson et de poubelles. Papa ouvre d'abord des yeux écarquillés sur le décor et la faune grouillante, et finit par s'assombrir de nouveau. Après un moment, la marche commence à nous creuser. Je lui offre une petite barquette de riz accompagné de poisson que sert un vieux marchand ambulancier au sourire édenté. On se dirige ensuite vers un petit parc à proximité pour manger tranquille. Sur le banc, papa se bataille avec ses baguettes avant de les catapulter de toutes ses forces contre un tronc d'arbre. Il avale le reste en pliant la barquette en forme de coquille et en la secouant pour la vider jusque dans le fond de son gosier comme un goinfre.

— C'est où, ici ? J'ai soif.

— Bon, encore aut' chose. Ok, attends-moi ici.

À mon retour, je lui tends une bouteille d'eau munie d'une paille qu'il m'arrache des mains sans aucune forme de reconnaissance. Je le fixe attentivement pendant qu'il siffle le liquide en respirant comme une bête sauvage. Son esprit m'a déjà complètement évacuée. Je recule de trois ou quatre pas. « Tu me donnes envie » dis-je, si peu fort qu'il ne doit pas m'entendre. « Je vais m'en chercher une. »

La nuit tombe. Je m'éloigne à pas lents.

Arrivée à la chambre, je verrouille la porte ne soupirant mon soulagement.

La petite corbeille en métal à côté de la commode fera parfaitement l'affaire. Je sors les papiers de mon sac-à-dos et les étale sur le meuble. Heureusement que l'hôtel fournit des allumettes à ses invités, j'avais pas pensé à ça. Entre mes mains, le carnet s'ouvre une dernière fois sur ses yeux figés. Derrière le laminage il me jette un regard ahuri. Méthodiquement, j'approche la flamme d'un coin du passeport. Holà ! Ça brûle vite ! En moins d'une minute il ne reste plus qu'une odeur de plastique fondu. Je dissipe le nuage gris en battant des mains au-dessus de la corbeille; les détecteurs de fumée sont parfois sensibles. Ensuite, je réduis en cendres le billet de retour. En tirant la chasse d'eau sur les résidus, je me sens comme une patiente à qui son médecin vient d'apprendre que sa tumeur s'est résorbée. Un indicible sentiment de légèreté. Je m'approche de la fenêtre panoramique qui se déploie comme un écran de cinéma. Entre les buildings dressés sous la voûte noire circulent les phares étincelants des voitures. On dirait de minuscules guirlandes de Noël qui clignotent. C'est la fête. En scrutant les profondeurs de la ville comme si je pouvais l'apercevoir au coin d'un carrefour, je ne peux m'empêcher de sourire en lui souhaitant ironiquement bonne chance.

Le lendemain, à Singapour, je m'évertue à me saouler toute la nuit dans une discothèque. Les trois semaines suivantes me paraissent extrêmement courtes. Je me défonce tant que je roupille au cours des trois vols jusqu'à la maison. Juste assez lucide pour trouver la porte d'embarquement pour chaque vol.

Plus tard, mes collègues me demandent des détails sur mes vacances, le seul truc que je trouve à leur dire, c'est que « je me suis débarrassée de tout mon stress ».

